

Odyssée au cœur de l'Amazonie

Dominique Forget

A bord de leur «bateau-école» voguant sur le Rio Tapajos en pleine jungle amazonienne, la vingtaine d'étudiants pilotés par les professeurs Marc Lucotte et Robert Davidson de l'Institut des sciences de l'environnement (ISE) s'éveillaient aux cris stridents des singes hurleurs le matin. Dormant à la belle étoile dans leur hamac de toile, disputant une partie de soccer avec une tribu autochtone ou partageant leurs réflexions avec des étudiants brésiliens : rien ne les avait préparé à l'expérience qu'ils ont vécue pendant deux semaines au Brésil cet été.

Ces 21 étudiants n'étaient pas partis jouer les *Indiana Jones* sous l'équateur, mais plutôt suivre le cours *Amazonie : milieu, intervention et conservation*, mieux connu sous l'appellation *UQAMazone*. Donné à tous les deux ans, le cours en était cette année à sa cinquième édition. D'année en année, le principe reste le même. Des étudiants québécois se joignent à un groupe d'étudiants brésiliens pour partager leurs connaissances et leurs perceptions de l'Amazonie. Ensemble, ils partent en bateau, faisant de multiples escales pour explorer l'environnement, faire des rencontres, confronter leurs préjugés et, en bout de piste, enrichir leurs connaissances.

Belém

L'odyssée commence à Belém, où les attendent les deux professeurs québécois, une ville de plus d'un million d'habitants située à l'embouchure du fleuve Amazone. Tous avaient lu les notes préparatoires du cours et suivi quelques leçons de portugais, mais le terrain allait leur apprendre bien autre chose. En deux jours, ils ont rencontré les représentants de six institutions impliquées dans le développement de l'Amazonie, notamment l'Institut national de colonisation et de réforme agraire (INCRA), qui joue un rôle capital dans le mouvement de colonisation de la région.

L'INCRA a pour mission, en effet, de relocaliser en Amazonie des paysans sans terres, venant en majorité du nord-est du Brésil. L'action de l'INCRA est controversée car pour accueillir les nouvelles communautés, il faut déboiser des milliers d'hectares de forêt chaque année. Ce genre d'organisation est souvent décrié au niveau international. «En discutant avec les intervenants, on s'aperçoit que les choses ne sont pas aussi simples, explique Robert Davidson. Donner des



Photos : Nicolas Sbarrato

Le groupe de 21 étudiants québécois et de 11 brésiliens dans une plantation de cacao de l'Amazonie.

terres aux gens les plus pauvres de la planète est une visée noble.»

Un chercheur japonais de l'organisme EMBRAPA les a également entretenus sur l'histoire de la colonisation de l'Amazonie et sur le développement de modes d'agriculture plus durables. «Pour fuir la pauvreté, beaucoup de Japonais ont immigré en Amazonie au cours des années 20 et 30, poursuit Robert Davidson. Ils y ont introduit la culture du poivre qui n'existait pas en Amérique du Sud. Les récoltes ont été très prospères, jusqu'à ce qu'une maladie décime la production. Ils ont dû se tourner vers des méthodes de cultures plus respectueuses de l'environnement, basées sur des associations complexes de végétaux.»

Chocs des cultures

C'est à Santarém, ville de 250 000 habitants au confluent de l'Amazone et du Tapajós, que les Québécois ont rencontré les onze étudiants brésiliens de la Universidade Federal Rural da Amazônia (UFRA) qui allaient se joindre à eux sur le bateau.

«Le premier contact entre les Québécois et les Brésiliens est toujours un peu délicat, observe Robert Davidson. Il y a évidemment la barrière linguistique, mais également les différences culturelles. Les Brésiliens sont habitués à un système d'enseignement beaucoup plus traditionnel. Ils voient les Québécois discuter avec les professeurs sans formalité et les trouvent parfois irrespectueux. En plus, lorsque les Brésiliens nous voient arriver, Marc et moi, ils se demandent

ce que deux Québécois peuvent bien venir leur apprendre sur leur propre pays. C'est normal.»

Mais l'atmosphère se réchauffe toujours assez vite et il n'est pas long avant que les discussions s'enflamment. «Les Québécois arrivent souvent avec des idées préconçues, poursuit M. Davidson. Ils trouvent scandaleux qu'on déboise la forêt amazonienne. Les Brésiliens leur répondent du tac au tac qu'eux aussi veulent voir leur pays se développer. Ils veulent avoir le même niveau de vie que les Canadiens et pour y arriver, ils désirent tirer profit de leurs ressources naturelles.»

On lève l'ancre

Après quelques excursions les deux profs décident de modifier l'itinéraire prévu. «Un des membres de l'équipe connaissait la tribu autochtone Taquara qui vivait dans les environs, raconte Robert Davidson. En temps normal, les visiteurs n'ont pas accès à leur territoire. Mais nous avons négocié avec les autorités du village pour obtenir une permission spéciale et accepté de préparer une lettre plaidant leur droit d'occuper le territoire. Ces autochtones sont considérés comme illégaux sur leurs terres, même si leur statut d'autochtone a été reconnu.»

«Nous avons d'abord rencontré le chef du village, le sous-chef et la maîtresse d'école, raconte Nicolas Sbarrato, un étudiant à la maîtrise de l'UQAM qui était du voyage. Au départ, ils étaient plutôt méfiants. Mais en discutant avec eux en Portugais,

nous avons pu leur faire comprendre que nous voulions simplement échanger avec eux. Ils ont fini par nous faire confiance et nous ont invités à revenir pour disputer un match de soccer en soirée. Notre groupe s'est fait battre à plates coutures.»

Le lendemain, le groupe est retourné dans la tribu pour faire une visite en forêt avec un guide autochtone, Racu Raildo. Ce dernier a montré aux visiteurs les plantes médicinales que sa communauté utilise, les espèces comestibles, etc. Il leur a également montré des terres cultivées par les siens, «un rare privilège», résume Nicolas Sbarrato.

Les jours suivants, les étudiants ont visité d'autres communautés, exploré des plantations de cacao et rencontré une communauté d'agriculteurs appartenant aux Adventistes du Septième Jour. Puis, vers la fin du voyage, survient une autre expérience inédite. «Nous avons laissé les étudiants par groupe de quatre, dans six communautés le long du Rio Tapajós. Nous avons choisi des communautés riches, pauvres, anciennes, nouvelles, etc. Nous voulions que les étudiants soient confrontés à des réalités différentes et échangent ensuite leurs impressions», explique Robert Davidson

Lorsqu'une étudiante de Santarém est revenue à bord du bateau, elle a confié son emballage au professeur Davidson. «Elle m'a dit qu'elle comprenait enfin ce qu'était l'Amazonie. Plusieurs étudiants brésiliens partageaient cette réaction. Faute de moyens, ils ne quittent à peu près jamais Santarém; ils vivent en

Amazonie, mais ne voient jamais la forêt.»

L'aventure se poursuit

À la fin du voyage, de nombreux étudiants brésiliens ont dit vouloir s'impliquer concrètement dans la préservation de leur région. Les étudiants québécois ont aussi pris des résolutions. «C'est évidemment beaucoup plus difficile pour nous, précise Nicolas Sbarrato, mais je suis déterminé à partager avec mon entourage ce que j'ai vu et appris. La situation en Amazonie est complexe. On voit des forêts rasées partout, mais en même temps, je comprends les besoins sociaux et économiques des communautés qui exploitent ces terres.»

Outre ses nouvelles connaissances, Nicolas a quitté l'Amazonie riche de plusieurs nouveaux amis. «Tout le monde pleurait à l'aéroport», raconte-t-il. Il recommande l'expérience à tous ses amis et collègues. Pour ceux que l'aventure intéresse, Marc Lucotte et Robert Davidson prévoient repartir dans deux ans. Il n'est toutefois pas nécessaire d'attendre aussi longtemps pour goûter l'aventure. Dès l'an prochain, les deux professeurs donneront le cours *UQAM-Nord* pour familiariser les étudiants avec le moyen-Nord québécois et ses communautés autochtones. «Nous sommes en train de voir s'il serait possible de faire venir un groupe de Brésiliens», précise Robert Davidson. Avis aux aventuriers... •

L'UQAM / le 2 mai 2005



Le bateau sur lequel ont vécu les étudiants au cours de leur séjour.



Le guide Racu Raildo et son fils.